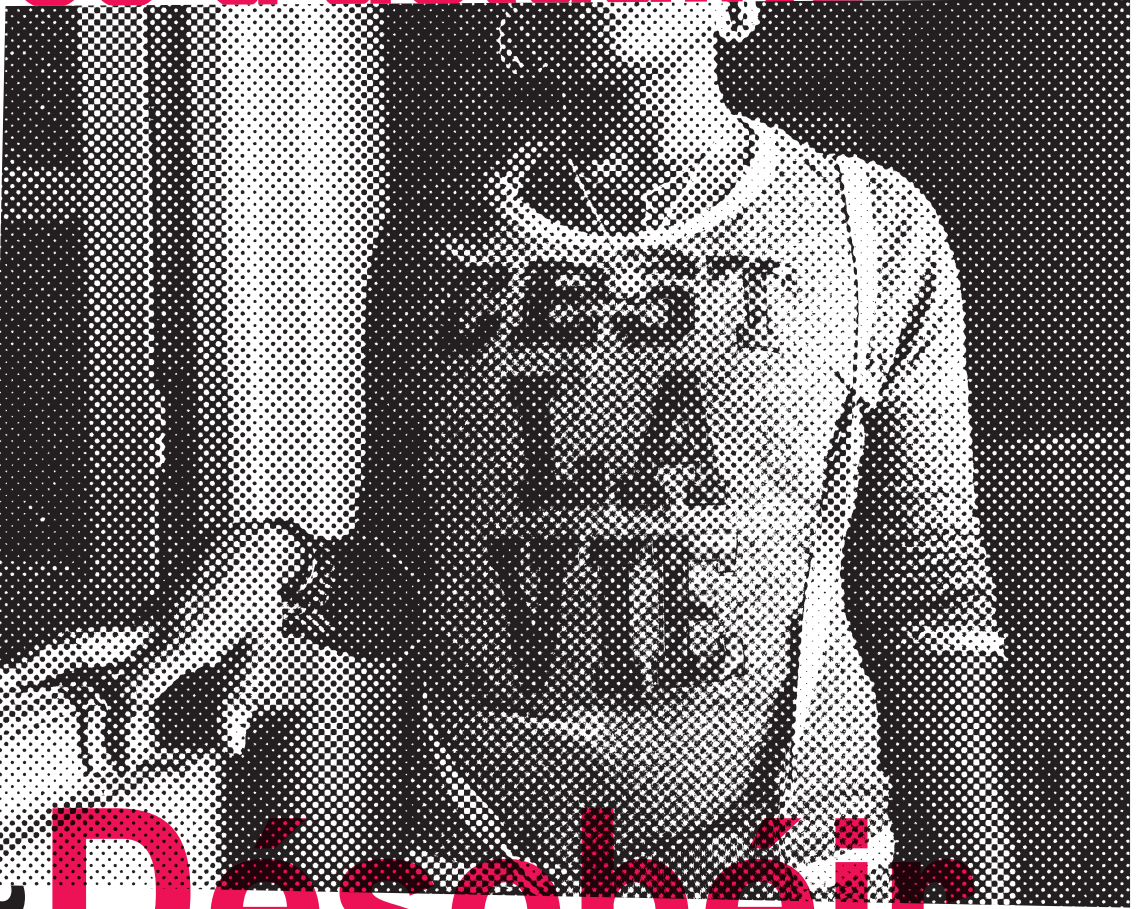


La Commune

pièce d'actualité n°9

centre dramatique
national



Désobéir

mis en scène par
Julie Berès

14 → 25

avec Lou-Adriana Bouziouane,
Charmine Fariborzi,
Hatice Ozer, Séphora Pondi...

novembre 2017

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers+

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de presse

DÉSObÉIR

Conception et mise en scène Julie Berès

Dramaturgie Kevin Keiss

avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi...

Texte de Kevin Keiss, Julie Berès et Alice Zeniter

Travail chorégraphique Jessica Noita

Scénographie Marc Lainé et Stephan Zimmerli

Costumes Elisabeth Cerqueira

Création sonore David Segalen

Création lumière Laïs Foulc

Création vidéo Christian Archambeau

Production déléguée La Commune CDN d'Aubervilliers

Coproduction Compagnie les Cambrioleurs

Avec le soutien du Fonds de Dotation Agnès Troublé dite Agnès b., du FIJAD, Fonds d'Insertion pour jeunes artistes Dramatiques, DRAC et Région Alpes-Côte d'Azur

Pièce d'actualité

Pour cette quatrième saison, La Commune passe à nouveau commande à de grands artistes et continue de leur demander : la vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art ?

Les pièces d'actualité, ce sont des manières nouvelles de faire du théâtre. Elles partent de la Ville d'Aubervilliers et du département de Seine-Saint-Denis, de leur population, et disent qu'en elle se trouvera une nouvelle beauté. Mêlant parfois professionnels et amateurs, elles font du théâtre l'espace public de nos questions, elles sont suivies de débats, d'échanges et renouvellent avec éclat, émotion et drôlerie, l'idée si belle du théâtre comme agora.

Avec les pièces d'actualité, voici ce que nous cherchons : que la vie à Aubervilliers nous fasse faire un art juste.

Pièce d'actualité n°9 - Désobéir

Entre fidélité et refus du poids de l'héritage, entre désirs immenses et sentiments d'impasse de l'époque, Julie Berès et son équipe entreprennent de sonder les rêves et les révoltes de jeunes femmes du territoire.

Comment s'inventer soi-même, par-delà les assignations familiales et sociales ? Quel rapport à l'idéal, à l'amour, à la croyance, à la justice et à la violence se construit pour chacune d'elles ? S'engager. Se sentir engagé. C'est quoi ? Ça s'exprime comment ? Quelle radicalité faut-il pour affirmer sa liberté, ses choix de jeune femme à Aubervilliers et dans les villes alentour ?

Une enquête sur les coordonnées de la confiance - ou pas - des jeunes femmes d'aujourd'hui.

Note d'intention

Chaque année, La Commune confie à des artistes le soin de concevoir en quelques semaines un spectacle en prise avec les problématiques sociologiques et politiques actuelles, pour réinventer « la tradition du théâtre comme art politique ». Pour répondre à cette invitation, nous sommes allés à la rencontre de jeunes femmes de la première, seconde et troisième générations issues de l'immigration pour questionner chacune sur son lien à la famille, la tradition, la religion, l'avenir.

Nous nous sommes emparés de leurs témoignages pour raconter leurs histoires à travers des fragments de pensées, de souvenirs, de soumissions conscientes ou inconscientes, de révoltes, de nostalgies curieuses... pour qu'inexorablement l'intime puisse se mêler à l'éminemment politique.

Le travail d'écriture de la pièce est intrinsèquement lié à la constitution du matériau de recherche : un travail minutieux, de longue haleine, de rencontres et de collecte de paroles de jeunes femmes venues pour la plupart de banlieue, nous permettant de toucher au plus sensible de la réalité en stéréoscopie, à l'envers du tableau officiel médiatique (L'association des femmes sans voiles d'Aubervilliers, La Brigade des mères de Sevran, Les élèves de l'option théâtre du lycée Le Corbusier d'Aubervilliers, l'association Mille Visages, le dispositif Premier Acte).

Il y a eu la rencontre déterminantes avec six jeunes femmes de moins de vingt cinq ans : Sophia Hocini, Sephora Pondi, Hatice Ozer, Hayet Darwich, Lou Bouziouane et Charmine Fariborzi et l'envie profonde de travailler avec elles. Chacune des jeunes femmes a nourri l'écriture du spectacle en apportant sa propre histoire et à travers elle, celle de ses parents. Nous aimerions faire entendre la façon dont ces jeunes femmes empoignent leurs vies, dans un monde souvent violent où il faut lutter pour tracer sa route.

Nous souhaiterions dessiner une carte de la violence par un voyage non exhaustif. À l'écoute de ces voix de femmes dont la culture française se mêle à celles de Kabylie, du Maroc, de l'Iran.

À travers leurs témoignages, s'entrecroisent des bribes d'aveux, de souvenirs contradictoires, d'évidentes soumissions, de nostalgies ambivalentes, de révoltes dans le désir de faire entendre, à travers les événements intimes et douloureux, les mythes et mythologies inconscients et collectifs.

S'y développent, je l'espère, des correspondances plus vastes, comme celle du féminin et de sa singulière trajectoire périphérique, de la double peine d'une génération aux prises avec la question de l'engagement, de la filiation, quand celle-ci, plus qu'un repère, devient un tourment.

Comment s'inventer soi-même ? Qu'est-ce qui fait bouger les lignes ? Qu'est-ce qui les fait trembler ? Dans quelle mesure a-t'on fait de certaines questions sociales des questions ethniques ?

Julie Berès

Organiser le pessimisme

- Avec chacune des jeunes femmes participant au spectacle, nous avons entrepris avec Alice Zeniter et Kevin Keiss, de tracer les contours de ce que l'on pourrait nommer « un théâtre de la capacité », c'est-à-dire : comment leurs témoignages directs ébranlent nos/leurs grilles de perceptions, d'interprétations, de compréhensions, de représentations à travers la parole et les corps ?

- «Organiser le pessimisme» pour reprendre la formule de Walter Benjamin, c'est d'abord le partage de nos expériences partagées. C'est ce qui permet de faire nôtres nos héritages. D'en choisir ce que l'on veut pour devenir qui l'on souhaite. C'est ne pas laisser les forces de destruction médiatique nous assigner place et pensée.

- Se raconter, raconter l'opposition, la transgression, la résilience, c'est façonner qui l'on est, qui l'on a voulu devenir. C'est construire, obstinément, du sens là où précisément il n'y en avait pas.

- La question qui nous occupe en permanence c'est : comment on s'invente soi-même ?

- Chacune à sa manière témoigne d'un NON, posé comme acte fondateur. Non aux volontés du père, non face aux injonctions de la société, de la famille, de la tradition. Non face à la double peine que sont le racisme et le machisme. S'opposer pour pouvoir danser tous les jours, faire du théâtre, écrire, prier. Arracher sa liberté.

- Nous souhaitons raconter l'histoire de victoires, de victorieuses, d'obstinées, de désobéissantes.

Le plateau

Comme une entreprise d'excavation mêlant inextricablement l'intime et le politique, le plateau devient avec énergie le lieu où l'on se débat avec sa propre histoire et où l'on met en jeu ses fantômes, travaillé par une volonté éperdue de se forger son propre chemin.

Comment interroger cette bataille aujourd'hui souvent intériorisée, secrète, non formulée, comment la déplier, y faire un instant retour, lui donner une voix ? De quoi sommes-nous les héritiers ?

L'espace du plateau devient un lieu performatif de tentatives et de partage, qui redonne leur place et leur temps à des vitalités, celles de ces histoires individuelles, de ces drames humains et quotidiens.

Les voix de ces femmes tissent alors une polyphonie où résonne également la jubilation d'être ensemble. De se sentir fortes.

Désobéir méthodes croisées

Depuis les débuts de la compagnie « Les Cambrioleurs » en 2001, Julie Berès fonde sa démarche sur l'observation de faits de société. Puis elle mène un travail de recherche documentaire auprès de scientifiques, de spécialistes... Travaillant ensuite avec des scénaristes, des dramaturges et des auteurs, elle élabore alors, à partir de ces matériaux, un synopsis et un texte alternant monologues, dialogues et voix off. Si ses mises en scène puisent en partie dans le réel, l'esthétique qui est la sienne ne s'apparente cependant pas à un « théâtre documentaire ». Elle cherche bien davantage à donner dans son écriture scénique accès à des « fictions oniriques ».

Pour l'écriture de *Désobéir*, nous nous sommes inspirés de la méthode dite « Alexievitch ».

Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature en 2015, compose ce qu'elle nomme un « roman des voix humaines ». Deuxième russophone à recevoir pareille distinction, elle est l'inventrice d'un genre littéraire nouveau : le « roman à voix » selon sa propre formule.

Il s'agit de romans où s'entrecroisent des témoignages qu'elle a recueillis. Certains sont réécrits, d'autres rigoureusement fidèles. Contradictaires ou concordants, ces témoignages donnent ou rendent la parole à ceux et celles qu'on n'entend pas : les disparues de la période soviétique; de l'histoire en général. Les mères, les soeurs, les femmes de soldats, les fiancées des morts. Elles parlent pour raconter l'autre guerre, la leur. Celle que l'histoire historisante et donc prétendument objective ne consigne pas.

À ces témoignages s'ajoutent parfois divers documents (extraits de lettres, articles de journaux, procès-verbaux). Durant sept à dix ans, l'autrice récolte entre cinq cents et sept cents témoignages qu'elle agence, transforme, sélectionne, monte. Elle a ainsi recueilli un fond documentaire colossal qui couvre toute la période soviétique. Ce qui retient son attention, ce ne sont pas les faits bruts, mais la perception subjective de chacun. Elle refuse l'hagiographie et le fictionnel qui embellit ou déforme la réalité.

L'entrelacs des voix crée un tableau complexe, stéréoscopique, qui est l'envers du décor officiel.

« Je ne cherche pas à produire un document mais à sculpter l'image d'une époque. (...) Au début, nous avons tous tendance à répéter ce que nous avons lu dans les journaux ou les livres. Mais, peu à peu, on va vers le fond de soi-même et on prononce des phrases tirées de notre expérience vivante et singulière. Finalement, sur cinquante ou soixante-dix pages, je ne garde souvent qu'une demi-page, cinq au plus. Bien sûr, je nettoie un peu ce qu'on me dit, je supprime les répétitions. Mais je ne stylise pas et je tâche de conserver la langue qu'emploient les gens. Et si l'on a l'impression qu'ils parlent bien, c'est que je guette le moment où ils sont en état de choc, quand ils évoquent la mort ou l'amour. Alors leur pensée s'aiguise, ils sont tout entiers mobilisés. Et le résultat est souvent magnifique. »

« Je n'écris pas l'histoire des faits mais celle des âmes »

Svetlana Alexievitch,

Extrait d'entretien entre
Svetlana Alexievitch et Michel Eltchaninoff
publié en avant-propos du recueil
de ses Oeuvres,
Actes Sud.

Extraits d'entretiens

H.

Quand j'étais petite et que j'allais à l'école coranique on me disait pas ce qu'il y avait écrit

Comme beaucoup de musulmans tu lisais sans comprendre

Tu vois on te

Je sais très bien lire le Coran là comme ça (elle montre avec son doigt) dans ce sens quoi

Mais jamais on m'a dit ce que ça voulait dire

Genre même pas

Tu lis — t'es con — on t'apprend à être con

Lire les mots

Et apprends t'imaginer toute l'imagination que tu peux mettre derrière

Tout le truc mais c'est hyper dangereux quoi

Je sais pas

Tu peux pas laisser ça

C.

Moi au contraire

Moi j'trouve ça beau que ça te laisse ton libre arbitre

H.

Ben non y'a aucun libre-arbitre tu comprends rien

Mais bien sûr que si tu comprends rien

C.

Mais en fait faut pas lire comme tu lis

Toi t'exécutes t'es une exécutrice

T'agis comme si tu lisais un livre ou comme si tu lisais une recette de cuisine où on te dit

vous découpez vos rondelles vous les

mettez cinq minutes au feu ensuite tu

rajoutes le sel

Enfin tu vois

C'est c'est

C'est de la métaphore c'est que de la métaphore

(...)

L.

Mais en fait moi je pense que euh

Après moi je crois vachement en Dieu donc j'écoute j'écoute j'écoute quoi mais je

Pour moi le Coran déjà c'est un livre de chevet donc déjà quand je vois un mec qui me dis j'ai lu le Coran

je rigole tu vois

Ça me fait vraiment rire

Parce que c'est quelque chose que tu lis toute ta putain de vie quoi

C'est pas quelque chose que tu lis — c'est pas un livre — c'est pas Harry Potter quoi

Donc euh tu l'as et puis tu l'ouvres et puis tu vas lire une sourate

Tu vas refermer et puis tu vas réfléchir

Et ça va grandir

Et puis tu vas en discuter

Puis tu vas détester puis tu vas dire ah pourquoi

tu peux pas juste

il faut pas s'arrêter à juste une phrase qui te fait ah mon dieu j'aime pas

après on n'a pas eu la même

moi j'ai pas été à l'école coranique

(...)

Équipe artistique

Julie Berès

Née en 1972, Julie Berès passe la plupart de son enfance en Afrique. Lorsqu'elle arrive en France, à 18 ans, c'est avec l'intention d'y poursuivre des études de philosophie. Mais après une rencontre avec Ariane Mnouchkine, lors d'un stage au Théâtre du Soleil, elle décide en 1997 d'intégrer le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

En 2001, elle fonde la compagnie « Les Cambrioleurs », dont elle assure la direction artistique et qu'elle choisit ensuite d'implanter à Brest. Elle réunit à ses côtés des créateurs issus de différentes disciplines (auteurs, vidéastes, plasticiens, créateurs sonores, chorégraphes, circassiens) pour inventer une écriture scénique où chaque langage s'affirme dans une narration fragmentaire, discontinue, onirique.

Au Théâtre National de Chaillot, qui l'accompagne dès ses premiers spectacles, elle crée *Poudre!* (2001), *E muet* (2004). *Ou le lapin me tuera* est créé pour la Biennale des Arts de la Marionnette au Théâtre Paris Villette (2003). Elle participe en 2006, aux côtés d'Alexis Fichet, Madeleine Louarn, Annie Lucas et Charlie Windelschmidt, à la mise en scène collective de *Grand-mère Quéquette* de Christian Prigent, répété et présenté au CDDB – Théâtre de Lorient. *On n'est pas seul dans sa peau* voit le jour en 2006 à l'Espace des Arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône, établissement public qui portera la production de plusieurs de ses créations. L'année suivante, le Quartz, scène nationale de Brest, l'invite à devenir artiste associée. Par la suite, *Sous les visages* (2008) et *Notre besoin de consolation* (2010) y sont créés. En janvier 2013, la première de *Lendemain de fête* est donnée à la MC2 Grenoble, scène nationale, producteur délégué du spectacle. En 2013, une petite forme, *L'or avec le faire*, est conçue en collaboration avec Thomas Cloarec au Théâtre du Pays de Morlaix. En 2013, elle est associée à la Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie, où est créé en janvier 2015 *Petit Eyolf* de Henrik Ibsen.

En implantant sa compagnie en Bretagne, Julie Berès a tenu à y développer un important programme d'action culturelle, en direction d'amateurs, en milieu scolaire et universitaire, mais aussi à destination de populations éloignées de l'offre culturelle (milieux carcéraux, hôpitaux, maisons de retraite).

Alice Zeniter - dramaturge

Née en 1986 en Normandie, cette Normalienne est également une passionnée de théâtre. Elle fait ses premières armes comme comédienne avec Bertrand Chauvet et Laurence Roy notamment dans *Yvonne Princesse de Bourgogne* monté à l'Institut des Hautes Études de Tunis (2005). Puis dans l'écriture, elle s'intéresse à l'héritage des tragédies antiques et leur répercussion dans le monde moderne et réalise un galop d'essai avec une pièce inspirée de l'*Alceste* d'Euripide, qu'elle met en scène (en 2006 à l'ENS de Paris, de Lyon et aux Beaux-arts à Paris). La jeune femme se forme avec Brigitte Jaques-Wajeman lors des ateliers de mise en scène à l'ENS (2006), poursuit comme assistante stagiaire sur *Jouer avec Nicomède* (La Tempête, 2007) et comme dramaturge avec François Regnault pour un *Tartuffe* (aux Fêtes Nocturnes de Grignan, 2009). Parallèlement elle prépare une thèse sur Martin Crimp, part à Budapest en 2008 où elle enseigne le français et l'histoire du théâtre à l'Eötvös Collegium, participe comme performeuse et plasticienne aux workshops du Krétakör sous la direction d'Árpád Schilling.

Deux moins un égal zéro, son premier livre publié à 16 ans (éditions du petit véhicule), lui a valu le Prix littéraire de la ville de Caen. Son deuxième roman *Jusque dans nos bras*, écrit lors de son séjour en Hongrie, sur le thème de l'immigration et du mélange des cultures, a été récompensé par le Prix littéraire de la Porte dorée, et par le Prix de la Fondation Laurence Tràn. *Sombre dimanche* reçoit le Prix Inter et le prix des lecteurs l'Express 2013. En 2015, elle publie *Juste avant l'oubli*.

Elle écrit aussi pour le théâtre. Sa première pièce, *Spécimens humains avec monstres*, parle de la guerre et a été sélectionnée par la commission nationale d'aide à la création de textes dramatiques du CNT. Elle a collaboré à plusieurs mises en scène de la compagnie Pandora et travaille comme dramaturge et auteur pour la compagnie Kobal't.

Kevin Keiss - dramaturge

Auteur, traducteur, dramaturge et metteur en scène, Kevin Keiss est également doctorant en lettres classiques et enseignant, spécialiste des théâtres antiques.

Il a été programmé au Festival d'Avignon 2016 pour *Ceux qui errent ne se trompent pas*, pièce écrite à la Chartreuse en collaboration avec Maëlle Poésy (Éditions Actes Sud-Papiers). À la Chartreuse, il a également été accueilli pour des projets aux côtés de Laëtitia Guédon, Élise Vigier ou en tant que membre du Collectif « Traverse ».

Pour le jeune public, il est l'auteur de deux textes, *Love me tender* (Éditions En Acte(s)) et *Je vous jure que je peux le faire* (à paraître chez Actes Sud), sélectionné par Momix 2018.

Jessica Noita - chorégraphie

Depuis 2003, elle collabore avec Assia Bensmaine à la réalisation de projets de créations chorégraphiques et de formation à la danse hip hop au sein d'Adsyka Productions. Après de nombreuses collaborations et avoir mis ses talents d'interprète au service de différents chorégraphes reconnus tels que José Bertogal, Stéphanie Nataf, Ibrahim Sissoko et Anne Nguyen, Jessica Noita crée sa compagnie en 2016.

En parallèle de son travail d'interprète, elle a toujours consacré une partie de son temps à la transmission de la danse hip hop, et plus précisément du Popping.

Marc Lainé - scénographie

Diplômé de scénographie de l'E.N.S.A.D. (École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs) en 2000, Marc Lainé travaille dès lors avec de nombreux metteurs en scène dont notamment: Richard Brunel, Jenny Sealey, Jean-François Auguste, Bruno Geslin, Jacques Lassalle, Delphine Lamand, Frédéric Sonntag.

Associé à de nombreuses reprises aux créations de la Comédie de Valence, Marc Lainé a été le scénographe pour des mises en scène de Vincent Garanger, Christophe Pertont, Philippe Delaigue, Olivier Werner, Richard Brunel.

Marc Lainé participe également régulièrement à la création costumes de ces spectacles.

Entre 2003 et 2006, il participe à des projets d'écriture et de mise en scène : *Cages* texte et mise en espace à l'Harmonie Municipale de Saint-Denis, *Brouillons d'une lettre d'adieu (effacée par la pluie)* texte, mise en scène et scénographie à l'Espace Confluences, maquette Jeune Théâtre National, *Delft* de Joël Jouanneau mise en espace à l'E.N.S.A.D.

En 2008, il crée « La Boutique Obscure » pour pouvoir mettre en scène ses propres spectacles et développer un univers plastique singulier. « La Boutique Obscure » travaille au croisement des arts plastiques, de la littérature et du théâtre, avec comme thème central la question des limites et des interactions entre fiction et réalité.

Artiste associé au CDDB depuis 2009, Marc Lainé crée en résidence à Lorient en octobre 2009 *Un Rêve féroce* sur une musique de Moriarty, spectacle pour lequel il retrouve l'auteur anglais Mike Kenny, avec lequel il a réalisé *La Nuit électrique* nommé aux Molières 2009.

Pour le festival « Temps d'images 2009 » à la Ferme du Buisson, Marc Lainé met en scène avec Jean-François Auguste son propre texte : *Norman Bates est-il ?*, autour de la figure du tueur schizophrène de *Psychose*. Ce spectacle dans sa version intégrale est présenté à la Ménagerie de Verre en mars 2010 dans le cadre du Festival Étrange Cargo.

David Segalen - création sonore

Diplômé de l'ENSATT en 1998, David Segalen crée des espaces sonores et musicaux pour le théâtre, la musique et la danse. Il travaille régulièrement avec la compagnie Dérezo, le Théâtre de l'Entresort, la compagnie Les Cambrioleurs, le Théâtre à l'Envers, la compagnie Les Endimanchés, l'écrivain et metteur en scène Joël Jouanneau, le chorégraphe Patrick le Doaré et bien sûr avec la compagnie Mirelaridaine, où il use aussi de ses talents de musicien éclectique.

Lais Foulc - création lumière

En 2003, elle intègre l'école du Théâtre National de Strasbourg en section régie et création lumière. Elle en sort diplômée en 2006. Elle est co-fondatrice de la Cie T.O.C. fondée par Mirabelle Rousseau et collabore à tous leur spectacles. Elle travaille avec David Lescot (Théâtre du Rond Point), Emilie Rousset (Comédie de Reims) et collabore depuis 2011 avec la chorégraphe Robyn Orlin (Théâtre de la Ville, Théâtre de la Bastille, Festival In d'Avignon 2014...).

Elisabeth Cerqueira: costumière.

Elle s'est formée à la Chambre syndicale de la haute couture parisienne, à l'AICP école internationale de coupe de paris et à l'ATEC école de costumes de théâtre.

Elle a su parfaire son activité en suivant des formations en broderie, en teinture et en création textile. Elle a partagé les aventures théâtrales des metteurs en scène tels que Mnouchkine, Bartabas, Bouillon, Jeanneteau, Bezace, Didym, Demarcy-Mota, Awat, Pommerat, Cervantes, Adrien, Bigot et Cottu, le collectif Les chiens de Navarre, L'avantage du doute, Vincent, Van Den Daele, Chapalain.....

Elle transmet son savoir en animant des cours de couture et de création textile pour adolescents et adultes.

Elle expose ses créations textiles dans des galeries, centres culturels, théâtres et ateliers d'artistes.

NOUR.

Je m'appelle Nour Selaatin

J'ai beaucoup hésité avant d'accepter

J'ai d'abord dit non pour plein de raisons différentes quand Julie m'a demandé de raconter mon histoire, on ne savait pas par où commencer.

Quand j'étais petite je crois que ça allait

Et puis le collège le passage du collège ça m'a rendue

Je sais pas

Triste

En colère

Je saurai pas vraiment nommer

Et un jour ça a pété, la prof d'histoire elle nous parlait des inégalités sur le continent africain, elle nous a demandé de colorier des cartes, de mettre là où y a de l'eau - des infrastructures - là où la mortalité infantile crève le plafond et là où ça va - ça passe

Je me suis levée, j'ai dit que nous on coloriait des cartes mais qu'en vrai personne n'en avait rien à foutre, qu'on laissait crever les gens en Afrique, les bébés avec des ventres gonflés, et qu'y avait pas de médecins, et qu'il était pas question que je continue à colorier cette putain de carte parce que c'était une carte de Blanc, désolée, à l'époque je parlais mal, on m'a envoyée à la CPE.

Et à cette époque j'ai commencé à publier régulièrement sur mon mur Facebook pour parler de ce sentiment que j'avais très fort à l'époque et des fois encore maintenant mais plus rarement
Le sentiment que rien n'est juste.

Qu'on nous élève dans un mensonge euh mais qu'en fait y'a rien

Sur mon mur, je racontais tout. Ma tristesse. Ma honte.

(Temps)

Et puis un jour, j'ai reçu le premier message de Hassan,
A 14h42

Et après j'en ai eu plein de messages

Huit cent quarante sept

Tous de Hassan

J'ai jamais autant parlé avec quelqu'un de toute ma vie

(...)

La première fois qu'il m'a parlé de prière, au début, ça m'a fait bizarre

Parce que pour moi, c'était un peu un truc de vieux, comme toutes les traditions

Hassan a continué à me conseiller des livres, des sourates

Il m'a montré que ça pouvait être beau

Et quand c'était des exercices que je faisais à l'intérieur de moi

Je ressentais enfin la paix

Y a une chose qu'Hassan me disait souvent et que j'aimais beaucoup c'est qu'en islam il existe une obligation de défendre ses frères, défendre les faibles et les opprimés. On n'abandonne personne derrière soi.

Il m'a dit « Je suis tellement heureux de t'avoir rencontrée. »

J'ai dit « Moi aussi Hassan, je suis trop heureuse. Tu représentes la pureté. »
Et il m'a dit
« Nour, je prie pour nous / Tu pries pour toi ? »
J'ai dit : « Je prie pour toi. Et toi aussi tu pries pour moi? »

(...)

CHARMINE.

Pour mon père une fille bien c'est une fille qui parle pas aux garçons
Fallait pas s'habiller trop voyant
Fallait pas montrer ses formes
Fallait pas ben s'maquiller, pas trop parler, trop exister
Même en miniature
C'était toujours du « ne pas »
Donc j'ai fait l'inverse de ce qu'il voulait mon père

Les garçons?
Ils me voient comme un garçon
En général mes potes mecs ils m'voient comme un mec
On peut parler de tout et n'importe quoi
Même des meufs
La meilleure chose dont on parle c'est des meufs
Et même moi des fois j'vais rentrer dans l'jeu j'vais dire « putain elle a un cul elle »
Tu vois
Attends
Hey wake up
Ils vont dire « Ah téma comme elle est fraîche » bah j'vais r'bondir
J'vais regarder aussi

(...)

Il m'ont amenée à l'hôpital
J'suis restée enfermée en pédo-psychiatrie au dernier étage de l'hôpital Bocage de Dijon
Donc un truc grillagé tu vois
Pas d'accès aux fenêtres
T'arrives tu rentres c'est comme si t'arrivais en prison
Les lames les machins les barrettes les trucs où tu peux te suicider
Tout ça confisqué
Absolument le droit de rien faire
Et donc moi j'étais là-bas j'me faisais ultra chier donc j'fais quoi?
J'dansais j'dansais toute la journée
Dans le silence j'dansais j'dansais
Et c'est eux à force de me voir danser tout le temps ils ont dit « Elle va pas si mal que ça en fait
parce qu'elle arrive quand même à bouger elle danse toute la journée dans sa chambre et
quand elle danse elle sourit »

(...)

SÉPHORA. 6.10.17

J'adore quoi...C'est super puissant. Ça se transmet, il y a une grande idée de la filiation chez vous, de la grand-mère à la mère, de la mère à la fille, des générations et des générations de souffrances et de massacres, c'est de la mémoire quoi.

Passer du français à ta langue comme ça sans transition, c'est extrêmement impressionnant, d'ailleurs on entend pas du tout ton accent quand tu parles.

C'est rempli de mystère, on sent que tu parles d'un endroit qui est enfoui, les endroits de chez toi, y a des énergies de vie... Y a tellement de tension que ça explose dans des, enfin que ça « explose », je sais que c'est pas toujours la fête, c'est des endroits de guerre... J'adore tout ce qui vient d'en bas, enfin d'en bas, des choses qui sont plutôt lointaines dans le temps... ancestral, c'est un retour vers le passé, enfin c'est pas... pas au sens de retour en arrière, au contraire c'est une civilisation qui a été très en avance à un moment, je ne dis pas du tout qu'y aurait du retard ou quoique ce soit, c'est un rapport au temps différent c'est tout. On n'a pas le même rapport à l'histoire. Moi j'adore ta culture. J'adore l'Orient. Persépolis. Les Mille et une nuits. Le tapis volant...J'adore me retrouver au cœur d'espaces où on peut partager, être dans le métissage, dans le brassage des cultures, sans forcément entrer dans un conflit. C'est un pays libre ici. Tu peux t'habiller comme tu veux. Te découvrir. Te dévoiler. Enfin te dévoiler, je veux dire, tu peux porter ce que tu veux...C'est vraiment super pour toi d'être ici. D'ailleurs on fait partie du même espace, on est chez nous, enfin chez nous, toi aussi tu es chez toi... C'est pas du tout... C'est vraiment pas...

(...)

Agnès.

Chez moi on n'a pas de photos, on a aucune photo. On déménageait tout le temps parce que mes parents finissaient par ne pas payer les loyers. Peu importe où on passait tout finissait toujours par rapidement se détériorer. Y'avait une tendance à la détérioration, et c'est vraiment une chose qui me préoccupait.

(Temps)

J'ai l'impression que chez mes parents y'a quelque chose qui refuse de fructifier, comme s'il fallait constamment être dans dans l'échec. Avec les histoires de fric de mon père, y'a quelque chose : on peut pas se relâcher, on peut pas se dire tout va bien j'suis en sécurité c'est confortable. Je sais que moi si je fais pas attention, si je suis pas vigilante à ça, je vais hériter de la spirale de la misère, de cette spirale de la précarité et je sais que les gens ils ont encore plus peur des pauvres que des étrangers. Mais je sais aussi que si un jour je suis foutue dehors, si tout s'effondre, je saurai gérer, je sais que je saurais gérer.

(...)

Quatuor

(...)

Partie 2 / Soumission et religion/tradition

LOU :

Ben moi franchement la fois où je me suis sentie la plus soumise ben c'est pendant mon mariage
C'est parce que
Y'avait l'Imam qui était là et euh
Et il regarde mon père et mon mari
Et il dit « normalement c'est l'échange de la dot »
Et nous on avait convenu qu'il y aurait pas de
Pas de dot quoi
Et l'Imam commence à expliquer qu'il faut absolument
Que mon père ne peut pas me donner — sans rien quoi
Et là tu dis « mon Dieu mais c'est... »
Enfin c'est horrible quoi — ça veut dire que tu vaux
On est restés tous un peu cons devant l'Imam quoi et —
Et puis finalement il s'est rien passé on lui a pas donné d'argent ni rien quoi
Sinon
Je me serais sentie vraiment vendue

(...)

CHARMINE :

Tu sais moi j'ai eu cette sensation de devoir être une jeune fille soumise
En Iran ouais
Beaucoup en Iran
Autant en France je pouvais me battre qu'avec mon père
Autant en Iran c'était toute la famille
C'était
J'avais un père puissance dix
Et euh
Jusqu'à mes 18 ans en Iran je pouvais pas sortir s'il y avait pas mon cousin mon frère ou mon
père avec moi
C'était hyper frustrant quoi
Même si tu voulais aller acheter ta glace ou aller dans la rue marchande
Fallait que tu sois accompagnée par un homme obligatoirement
Bon maintenant c'est plus trop le cas depuis que j'ai trop ouvert ma gueule tu vois
Et y'a cette période où mon frère cherchait une femme en Iran
Ou c'est surtout mon père qui voulait marier mon frère parce qu'il ramenait que des bouseuses
ça le soulait
Et du coup j'étais posée dans le salon chez mes grands-parents tu vois
Et là j'ai vu une flopée de nanas défiler
J'ai demandé à mon frère « Mais franchement tu veux faire un élevage de chatons, des chatons
tu vas en prendre deux trois »